

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 45,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSCRIPTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

en traite de gré à gré pour les autres insertions

en s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10,
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 13 Septembre 1868.

ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnance Souveraine en date du 3 de ce mois M. Auguste Ciais a été nommé Commis au Bureau de l'Enregistrement de Monaco.

Le Prince a reçu de la Reine d'Espagne une lettre informant Son Altesse Sérénissime que le Prince Albert, Enseigne de vaisseau dans la Marine Royale, a été promu par Sa Majesté au grade de Lieutenant de vaisseau.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. le Prince Albert, accompagné de M. de Manzanos, lieutenant de vaisseau, après avoir passé quelques jours à Madrid, est arrivé le 24 août à Saint-Sébastien; de là un bateau à vapeur, mis à sa disposition, l'a transporté en peu d'heures à Lequeitio, petit port de la côte basque, où S. M. la Reine et son Auguste Famille prennent en ce moment les bains de mer.

A son débarquement le Prince a été reçu par S. Exc. le Comte de Ezpeleta, Majordome de la Reine, qui l'a conduit au Palais Royal, où pendant son séjour S. A. S. a été l'objet des plus délicates attentions de la part de LL. MM.

Le 30, après la messe, le Prince prit congé de la Reine et du Roi, emportant le plus précieux souvenir de l'accueil distingué et affectueux qui lui avait été fait.

S. A. S., en quittant Lequeitio, s'arrêta à Zarauz, chez le Marquis de Narros, qui lui avait offert la plus gracieuse hospitalité et où se trouvaient réunis plusieurs membres de la haute noblesse d'Espagne.

Le lendemain 31, le Prince, de retour à Saint-Sébastien, visita S. A. R. l'Infant Don Sébastien et le Maréchal Concha; il prit ensuite la route de Bayonne et fit une halte au camp de Lannemezan, auprès du Colonel Aveline de Subigny, commandant le 52^e régiment de ligne — qu'il avait connu autrefois. — A son passage à Paris, le 4 septembre, S. A. S. s'empessa de présenter ses hommages à LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Girgenti et enfin, le dimanche 6, le Prince Albert, après une absence d'environ 3 ans, arriva en bonne santé au

Château de Marchais, résidence d'été du Prince Charles III.

S. M. la Reine d'Espagne a conféré la Croix de Chevalier du Mérite naval à M. de Manzanos, Lieutenant de vaisseau, comme témoignage de Sa haute satisfaction pour la manière dont cet Officier a rempli la mission qui lui avait été confiée auprès de S. A. S. le Prince Albert de Monaco.

Mardi soir, la Société philharmonique de Monaco a donné un concert à Monte Carlo et a joué de très jolis airs aux applaudissements du public. Nous félicitons de leur succès les jeunes artistes de la Société philharmonique.

Jeudi dernier, M. La Font de Villiers, général de division de l'armée française, inspecteur général du 22^e arrondissement d'infanterie, est venu en touriste visiter la Principauté. Il était accompagné de M. Armand de Bletterie, son aide-de-camp, et de M. le docteur Cabrol, médecin en chef des hôpitaux militaires de Nice.

La préfecture des Alpes-Maritimes vient de prescrire une enquête de 25 jours, à partir du 5 septembre, pour la construction de la portion de route impériale de Nice à la frontière de la Principauté de Monaco, comprise entre la station du chemin de fer, de Beaulieu, et le Cap Roux.

A ce sujet, une commission a été nommée pour examiner les déclarations consignées et entendre les rapports des ingénieurs des ponts et chaussées.

C'est là une bonne nouvelle pour la Principauté qui sera reliée à la France par une grande voie de communication de plus. Cette route entre Nice, Monaco et Menton sera la plus charmante des promenades, et bien des gens la préféreront même au chemin de fer.

A ce propos il ne sera pas sans intérêt de rappeler ce que nous écrivions, il y a deux ans, sur la richesse et la beauté des campagnes traversées par la nouvelle route qui n'était alors qu'un projet, mais qui bientôt sera une réalisation.

Les amateurs d'excursions à travers un pays merveilleux doivent se féliciter.

Rien n'est plus accidenté que cette partie du littoral entre Nice et Monaco. Une foule de petits golfes et de promontoires dentellent curieusement ce pit-

toresque rivage, et, jusqu'au bord de la mer, s'avancent des bois de pins et de caroubiers qui versent l'ombre et la fraîcheur aux piétons. L'air y est imprégné du parfum des fleurs qui émaillent les gazons épais. Toute une flore exotique a poussé là comme par enchantement; la nouvelle route sera l'allée principale d'un immense jardin.

Jusqu'à présent, lorsqu'on veut se rendre de Nice à Monaco par la voie de terre, il faut prendre par la route de la Corniche; et l'attelage le plus rapide n'atteint le territoire de la Principauté qu'après trois bonnes heures de galop.

En effet, cette magnifique voie passe à cinq cents pieds au-dessus de Monaco; les voitures doivent pousser presque jusqu'à Menton et ce n'est qu'au delà de Roquebrune qu'elles rencontrent la bifurcation de la Corniche et de la route de Menton à Monaco, qui leur permet de revenir sur leurs pas jusqu'à la ville des Grimaldi.

Il est vrai, pour tout dire, que, pendant ces trois heures de marche à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, le voyageur est distrait par la contemplation d'un des plus grandioses paysages qui soit au monde. A cette hauteur il n'est que de larges horizons et, comme on l'a fort bien dit, « l'exagération n'est pas suffisante pour décrire ce spectacle. »

Cependant, à notre avis, outre qu'elle abrégera le chemin, la route du bord de la mer ne sera ni moins belle, ni moins accidentée que celle de la Corniche; et l'on pourra du moins y cheminer à l'ombre. Là, le paysage n'a point le même caractère de grandeur sauvage, mais il garde l'aspect riant des vertes vallées, et, du côté de la mer, l'horizon n'est ni moins large, ni moins azuré. Pour tout dire, en un mot, si la voie de la Corniche est la plus magnifique des routes, le chemin du littoral sera la plus délicieuse des promenades.

Monaco est déjà un but d'excursion pour tous les touristes qui s'abattent tous les ans sur les villes du littoral méditerranéen; on veut visiter les somptueux salons du Cercle des Étrangers, on veut goûter aux dîners babyloniens de la nouvelle et magnifique salle à manger de l'Hôtel de Paris, on veut visiter ce vaste et commode établissement de bains que nous envient les stations balnéaires les plus célèbres, et cependant il n'y a encore pour venir dans la Principauté que la mer et la route de la Corniche. Il est vrai que la voie de mer est rapide; il est vrai que le Charles III fait le trajet de Nice à Monaco en trois quarts d'heure et que ce superbe bateau à vapeur est très-confortablement et très-agréablement aménagé. Mais, si déjà les touristes affluent à Monaco, que sera-ce donc quand les voies en exécution seront terminées, quand le chemin de fer déposera les voyageurs à nos portes, quand la route impériale par Villefranche et Beaulieu fera de Monaco, pour les habitants de Nice, un but de promenade, et le plus attrayant de tous ?

CHRONIQUE.

On nous écrit de Cette (France), qu'à partir du 15 septembre, un feu fixe rouge sera allumé au sommet d'une tourelle en tôle peinte en blanc qui s'élève au centre du musoir de la jetée occidentale de l'embouchure de l'Hérault, — portée 7 milles.

Le vapeur le *Dix-Décembre* est rentré à Toulon après avoir rétabli le câble électrique sous-marin de l'Algérie, entre la Sicile et la côte d'Afrique, de Marsala à Bizerte.

On a fait plusieurs tentatives, qui jusqu'à ce jour sont restées infructueuses, pour inventer un instrument qui permit de se diriger sûrement dans les voyages sur mer, dans des parages inconnus et par le mauvais temps. Il paraîtrait, dit la *Correspondance italienne*, que M. Albini, contre-amiral de la marine italienne, déjà avantageusement connu dans le monde scientifique, aurait réussi, après de longues études, à fabriquer une boussole automatique qui marquerait, par n'importe quel temps, la route parcourue par un navire. Ce qui est le plus remarquable dans cette découverte, c'est le service qu'elle peut rendre pendant une bataille navale; car si cet instrument n'est pas emporté par une balle, il laisse la trace des mouvements opérés par les navires pendant l'action, de telle sorte qu'il sera toujours facile de dresser une carte assez précise du combat.

Le 4^{or} septembre, a eu lieu la course d'épreuve sur la ligne de fer de Sesto-Calende à Ancône. Tout s'est passé à souhait, et l'ouverture du service public sera faite le mardi 8 de ce mois.

Une œuvre remarquable et qui fera honneur au règne de Pie IX, c'est le dessèchement des marais d'Ostie, l'un des plus terribles éléments de la malaria romaine. Le dessèchement, commencé le 17 mai dernier, touche à sa fin; 20,700,000 mètres cubes d'eau croupie, infecte, pestilentielle, se sont écoulés dans la mer, le reste aura disparu dans peu, et à la place de ces marais empestés dont on ne pouvait s'approcher sans danger, apparaîtront bientôt des champs que la charrue couvrira de riches moissons. (*Nouveliste.*)

On vient d'adopter en Angleterre un nouveau moyen de retirer le miel des ruches. On chloroforme tout bonnement les abeilles.

Ainsi on se sert d'un sixième d'once de chloroforme pour opérer sur une ruche de dimension ordinaire. Une grande ruche nécessite l'emploi d'un quart d'once.

On place une table recouverte d'une nappe en toile épaisse à peu près à deux mètres de la ruche. On met au milieu de la table une petite assiette plate contenant le chloroforme soigneusement recouvert d'un grillage en fil de fer pour empêcher un contact trop immédiat avec les abeilles. Puis on soulève la ruche de la planche où elle se trouve pour la placer au-dessus du chloroforme. En moins de vingt minutes les abeilles dorment d'un profond sommeil, il n'y en a pas une seule sur le gâteau du miel, elles jonchent la table.

Enlevez le miel, remplacez la ruche sur la planche, emportez le chloroforme, et les abeilles en se réveillant s'empresseront de regagner leur demeure.

GERBE PARISIENNE.

L'événement principal de la semaine est la réouverture de l'Odéon avec *Jeanne de Ligneris*, le drame de M. Marc Bayeux dont on a tant parlé avant

qu'il fût représenté et dont on ne parlera guère plus désormais. Cependant comme cette pièce est une tentative littéraire sérieuse, on ne peut la passer sous silence.

M. Denis Guibert, dans la *Vogue parisienne* examine cette œuvre avec son tact habituel.

Ce n'est point sans un certain embarras, dit-il, que l'on peut entreprendre de juger un ouvrage tel que *Jeanne de Ligneris*.

Si l'on ne veut tenir compte que du mérite absolu d'une production de l'esprit, de la profondeur d'une conception, de la régularité d'une mise en œuvre, enfin de cette valeur réelle et constante qui est la même partout où deux lettrés se rencontrent et échangent leurs idées, on dira tout net que c'est là un produit avorté, une conception frivole, et même nulle, déguisée sous des apparences prétentieuses, un drame mal construit, enfin une pièce médiocre engloutie bientôt par ce flot de l'oubli qui, à l'Odéon surtout, a dévoré de si célèbres épaves.

Si l'on veut au contraire mettre en balance la hauteur de l'idée qui a inspiré l'action, l'opportunité de sa morale saine mais bourgeoise, l'intention qui a imposé à l'auteur des recherches, ou plutôt des préoccupations littéraires; enfin, l'influence des milieux et la vertu des comparaisons qui assignent, d'après une relation naturelle, un rang déterminé à toutes les manifestations intellectuelles d'une époque, on songera que *Jeanne de Ligneris* est un essai brutal mais courageux, une thèse pathologique quelquefois juste, un effort de littérature digne d'intérêt, enfin un travail dramatique d'un ordre relativement très-élevé.

Or, à mon sens, lorsqu'on a le malheur de vivre à une époque où il importe assez peu au public que Racine ait raison du chevalier de Pradon, et Voltaire de Lefranc de Pompignan, c'est à ce dernier point de vue qu'il convient de se placer. Et, je vais prouver mon dire en analysant *Jeanne de Ligneris*.

La première pensée qui s'impose à l'esprit, lorsqu'on s'attache à résumer ses impressions en les raisonnant et en examinant le tissu du drame, est que l'auteur s'est évidemment beaucoup préoccupé de créer, ou plutôt de faire une femme.

Jeanne de Ligneris, telle qu'elle apparaît dès l'abord, telle qu'elle se révèle et qu'elle se maintient dans les parties du drame où elle est engagée, est brûlante de désirs et glacée d'apparence, sèche de cœur, libre de tête et folle de sens, en un mot, un mélange à peu près exact d'esprit et de chair. C'est une femme, une vraie femme, mais non, hélas! une femme du temps de Henri III, — nos grand-mères n'étaient pas pétries de ce limon; — c'est une femme du dix-neuvième siècle, bien mieux, une *cocodète*, digne de notre monde interlope, qui a ses nerfs et ses sens, sous son égoïsme, satisfait tout cela, et n'y pense plus.

Voilà la compagne que M. Marc Bayeux a donnée à Odet de Ligneris, brave gentilhomme du seizième siècle, fidèle à sa religion et à sa patrie, dévoué à son nom et à sa famille et que celui-ci confie à un sien ami, jeune huguenot farouche, — Jean de la Renaudie, — pendant qu'il s'en va loin de son château guerroyer un peu pour le service du roi.

Il arrive, mon Dieu! tout naturellement, ce qui arrive dans les pièces de MM. Scribe et Dumas fils: le jeune huguenot n'est bientôt plus farouche; il devient sombre, bientôt plus sombre; il devient triste, bientôt plus triste; il devient amoureux.

Pour Jeanne de Ligneris c'est autre chose.

Son mari absent, il lui faut une diversion, et pour la trouver elle fait les doux yeux tantôt au huguenot, tantôt à un certain drôle qui rôde autour d'elle et dont je n'ai jamais pu m'expliquer la présence dans la maison. Et comme le huguenot fait des façons sinon avec elle, du moins avec sa conscience, elle lui raconte des apologues, l'excite de mille façons, et finalement trouve pour exprimer son amour, — il me semble, tant son sentiment est différent de l'amour, que j'emploie un terme impropre, — elle trouve des paroles

et des idées qui font rougir pour elle un honnête valet.

Telle est l'action: il suffit de l'exposer pour qu'on en saisisse les hésitations, les incohérences, les vices même qui justifient mon appréciation.

Quant au style et au souci de la vraisemblance historique, on aurait, sur ces deux points délicats, à faire bien des réserves.

M. Marc Bayeux s'est, ainsi que je l'ai fait observer, préoccupé surtout du côté humain, du côté passionnel de son œuvre; mais n'a pas assez profondément pénétré l'esprit calme, lumineux et pur de l'étrange époque où il fait vivre ses créations. Ses hommes sont des hommes comme vous et moi, qui aiment comme nous aimons et qui parlent en vers romantiques.

Ce ne sont pas de ces fières gens de la race des Balfré, des Coligny, des Loignac et des Crillon. Ils ne vivent pas de cette vie sombre et honnête qui faisait luire leurs yeux et battre leur cœur. Ce sont des acteurs. Ils pourraient être en carton.

Le style est assez correct, sauf quelques maladresses, telles que

Une épée..... dont le fer
Est fait du même honneur et d'un bras aussi fier,

mais extrêmement chargé. Il charrie des métaphores.

La salle était, du reste, admirablement composée et surtout très sympathique. J'ai remarqué M^{me} Sand, M. de Girardin et le général Fleury.

Enfin, pour tout résumer, les applaudissements et les sifflets, et les murmures, et les exclamations et les rires, je transcris simplement une appréciation que j'ai entendue formuler en sortant par un étudiant bel esprit:

— En somme, une chute heureuse et honnête, a-t-il dit.

Tout ceci est traité avec une crudité qui touche à la maladresse, avec un mépris des pudeurs théâtrales qui confine à l'oubli des convenances, — cette femme se tord les mains, se roule à genoux, se pâme de manière à rappeler certains vers du vieux Juvénal; — néanmoins, jusque-là tout est bien.

Et si le drame s'était engagé résolument dans cette voie presque immorale et eût poussé l'étude de cette passion de nerfs et d'imagination jusqu'à l'extrême, on ne sait où il aurait pu s'arrêter; il fût tombé sans doute, mais de haut, et les morceaux en seraient bons.

L'auteur, au contraire, a eu peur de sa pensée elle-même. Au lieu de succomber à la passion furieuse qui l'entraîne, au lieu de se jeter résolument comme une folle ivre de joie et de volupté dans les bras de La Renaudie, et de l'entraîner avec elle d'abîme en abîme jusqu'aux parjures les plus honteux, jusqu'à l'immoralité la plus dégradante; en un mot, au lieu d'agir comme une lady Macbeth qui deviendrait criminelle par amour et par amour inspirerait le crime, Jeanne de Ligneris se tire de peine comme une cocotte du bal Bullier.

Elle se livra platement, froidement, sans excuse et sans raison au drôle dont elle a fait le rival de l'homme qui l'aime, et au moment où celui-ci cherche au fond de son cœur des sophismes pour capituler avec sa conscience et pour trahir la foi jurée, il voit sortir de la chambre de Jeanne l'amant qu'elle lui a préféré.

Il ne le tue pas et ne s'en va point: le drame eût été fini, mais il eût été logique.

Aussi, à partir de ce moment, n'est-ce plus en réalité qu'une lamentable déroute.

Le mari revient; alors il veut pénétrer dans la chambre de sa femme où le drôle est encore caché; La Renaudie lui barre le passage une épée à la main — situation inexplicable; et comme il insiste, il le fait arrêter — situation inexplicable.

L'amant parti, Jean rend la liberté au mari, qui le soufflette: on va se battre, et le combat fini, Jean de la Renaudie vient mourir sur la scène, tandis qu'Odet de Ligneris poignarde sa femme.

VARIÉTÉS. (*)

ÉTUDE SUR LA MUSIQUE

L'ORCHESTRE ET LE PUBLIC

FRANCE (Suite et fin).

BOIELDIEU (1773).

La génération actuelle garde, en France, un souvenir tout sympathique à l'auteur de *Ma tante Aurore*, de *Jean de Paris*, de *La Dame blanche* et de tant d'autres œuvres ravissantes avec lesquelles nos grand' mères nous ont bercés.

Ce qu'il faut surtout admirer dans Boieldieu, c'est l'homme de goût, l'artiste chez qui domine toujours la convenance parfaite de la scène et l'expression spirituelle de la parole. Personne n'a su mieux que lui donner une couleur particulière, un style plus approprié à l'objet qu'il s'agissait de réaliser.

HÉROLD (1791).

A partir de Boieldieu, nous trouvons dans tous les maîtres français cette appropriation de la musique aux situations d'une scène, à l'interprétation d'une pensée, cet art de dire avec esprit, de dire juste tout en disant avec un grand charme; l'art, enfin, dégagé de son milieu temporel et placé sur la voie des grandes expressions entrevues par les maîtres modernes.

D'Hérold, il suffit de citer *Zampa*, le *Pré aux Clercs* et *Marie*, ces chefs-d'œuvres de tendresse, ces merveilles de brio et de coloris où l'auteur, un peu trop entraîné peut-être vers la forme rossinienne alors dominante, a néanmoins atteint à la plus haute vérité d'expression en musique.

AUBER (1782).

Auber est un charmeur. Nul n'a un style plus délicat, plus vif, plus pétillant, plus spirituel et plus séducteur. Ce qu'il faut chercher dans ses œuvres, ce n'est pas à coup sûr le sentiment grandiose ni ce côté vrai et humain de l'art, ce côté élevé qui en fait un enseignement; c'est la forme traduisant la pensée. Elle y est exquise et sa netteté n'a point de rivale.

Quelqu'un disait un jour en présence de Rossini, qu'Auber n'avait écrit que de la petite musique. « Petite musique, répondit Rossini, mais écrite par un grand musicien ». Il y a dans *la Muette* une inspiration des plus élevées et dans tout son œuvre ces qualités de clarté, de précision et d'élégance qui maintiendront Auber au rang des grands maîtres du style dans l'œuvre nouvelle.

HALÉVY (1799).

Halévy est un compositeur de génie. Si l'imagination lui fait parfois défaut dans la forme mélodique, il la retrouve toujours dans l'enchaînement et l'expression de ses récitatifs, dans la vigueur de coloris qu'il donne aux situations les plus dramatiques.

L'auteur de *la Juive*, de la scène de la folie de *Charles VI* et de cette adorable page qui s'appelle *L'Éclair*, est entré l'un des premiers en France dans la grande voie de l'art.

BERLIOZ (1803).

L'époque où Berlioz débuta dans la carrière était celle des luttes ardentes de l'école romantique contre les œuvres d'un autre temps devenues célèbres et désignées par le nom de *classiques*.

Doué d'un sens critique très remarquable, d'une originalité de conception incontestable, Berlioz se fit réformateur. Eloquent, attendri, passionné, il remua un monde de sentiments et d'idées; et, s'il n'eut pas toujours l'inspiration qui les réalise sous leur forme la plus poétique, s'il lui a manqué le mouvement et l'action dramatique qui vivifie toute conception humaine, la pensée philosophique, les accents émus qui la font apparaître lui ont été un don exceptionnel.

Quand on étudie une œuvre de Berlioz, dit A. de Gasperini, on est ébloui d'abord des richesses descriptives qu'il y a jetées, de la puissance de son coloris, de l'audace de ses effets. En l'examinant de plus près, en la fréquentant davantage, on découvre sous ce tissu étincelant un fonds de beautés plus sérieuses, plus intimes. C'est le sentiment qui apparaît, la couche de passion qui se révèle; c'est là qu'éclate

(*) Voir les Nos du 26 juillet, 2, 9, 16, 23, 30 Août, et 6 septembre.

la véritable nature du maître. A l'école romantique qui le réclamait jadis, il ne tient que par la forme, par le dehors; ses réelles attaches sont ailleurs. Son école est de tous les temps; c'est celle des grands artistes qui depuis le commencement ont fait œuvre durable, celle qui interroge la vie et descend aux entraînements de l'humanité.

Berlioz, ai-je dit, se fit réformateur au début de sa carrière. En effet, l'art, en lui-même, lui doit beaucoup. Mais on peut affirmer qu'à un certain point de vue, Berlioz est en retard sur son époque. Il se défie des masses, dont Wagner s'inspire, il écrit pour un petit nombre et n'approche qu'avec crainte la multitude. Ses *Troyens* sont une œuvre que Racine eût signée; c'est assez dire que les beautés merveilleuses que renferme cette partition ne suffisent pas à en faire accepter la forme surannée; il ne faut pas chercher d'autre cause à son insuccès.

FÉLICIEN DAVID (1810).

F. David est un coloriste. Dans ses œuvres, tout est distinction, élégance et fraîcheur. Il a un style à lui. Ce style n'est point dramatique, ou du moins, il l'est rarement, il est plutôt lyrique; les voix de la nature qui calment l'âme et la bercent l'inspirent bien plus que les passions humaines. Il diffère en cela de Bellini. S'il ne dépasse pas les horizons ouverts au chantre de Catane, il les parcourt d'un autre regard; la contemplation est pour lui une volupté. Aussi sa muse a-t-elle quelque chose de plus sain, de plus chaste, de plus virginal. — Nous n'avons pas le dernier mot de cette nature poétique.

A. THOMAS (1811). GOUNOD (1818).

Élève d'Halévy, Gounod, comme son maître, a dégagé rapidement sa personnalité de la voie exclusive des talents d'Académie. Gounod a tout ce qui constitue le grand artiste: style charmant, coloré, neuf, plein d'imprévu dans les successions de son harmonie; tendresse contenue, à laquelle les molles langueurs siéent mieux que l'inspiration énergique; finesse, esprit analytique, et, comme Mendelssohn, le sentiment historique. Son opéra de *Faust* l'a fait saluer comme un maître, celui de *Roméo et Juliette* en fait un novateur.

Sur ce génie impressionnable et chercheur, et sur l'auteur d'*Hamlet* dont je place à dessein le grand nom à côté de celui de Gounod, le courant des idées wagnériennes a passé. Il y a dans *Roméo et Juliette*, comme dans *Hamlet*, (comme dans *Don Carlos*) en dehors des qualités propres à chacun de leurs auteurs, une tendance virtuelle vers les horizons nouveaux du drame lyrique. La musique ne s'y présente pas, comme dans leurs autres œuvres, à l'état d'intermède plus ou moins flatteur, d'accommodement harmonieux chargé d'enivrer l'oreille; elle reprend l'exposition du sentiment là où la parole bornée l'abandonne, elle apparaît non plus comme agrément, mais comme complément expressif et persistant de la pensée poétique. Le récit, jadis trait-d'union insignifiant entre chaque morceau isolé d'un acte, devient avec ces maîtres le mouvement même du drame, la vie, l'âme de l'action qui se déroule sous les yeux du spectateur. Un concours, non plus secondaire de tous les autres arts, mais proportionnel à leurs ressources vient s'adjoindre à celui de la musique dans cette forme nouvelle, et c'est de cet ensemble que commence à se dégager l'art *déclamatoire*, ce verbe des grandes situations dramatiques qui doit régner en maître sur la scène, tandis que la mélodie réfugiée dans l'orchestre y trouvera un rôle tout aussi digne et surtout plus vrai.

Ce sont ces premiers essais d'une transformation nouvelle que nous devons désirer tous de voir accueillis et compris par les artistes et le public. Ils se rattachent à ces grandes inspirations qui, depuis Bach et Haendel, ont traversé les âges et se main, tiendront dans l'avenir parce qu'elles sont un reflet de la vérité.

Vérité! Tel est le mot qui doit rayonner au foris du monument que les représentants les plus dignes de la musique d'art élèveront sur le sol assaini de ses traditions. L'âme, qui aime à se plonger et à se perdre sans cesse dans quelque chose de plus grand qu'elle, y trouvera les satisfactions et les jouissances auxquelles elle aspire sans cesse et qu'elle n'a fait qu'entrevoir jusqu'ici.

EUSÈBE LUCAS.

FIN.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 5 au 11 septembre 1868.

- ANTIBES. b. *Eveline*, français, c. Orengo, briques
- SANREMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzoli, briques
- ANTIBES. b. *François*, français, c. Ardoin, id.
- GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Orengo, sable
- ID. b. *Trois sœurs*, id. c. Castagne, id.
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
- GOLFE JUAN. b. *l'Élan*, français, c. Ricord, sable
- MARSEILLE. b. *Sept frères*, id. c. Girard, m. d.
- ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, briques
- GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, chaux
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
- ANTIBES. b. *Eveline*, français, c. Orengo, briques
- GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, sable
- MENTON. b. *Vierge des Anges*, id. c. Palmaro, sur lest
- FINALE. b. *Providence*, italien, c. Gazzolo, briques
- ST-TROPEZ. b. *Settimo*, id. c. Repeto, corail
- VINTIMILLE. b. *St-Antoine*, id. c. Milanta, ardoises
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
- ID. b. *Marie*, français, c. Constantin, id.
- ID. b. *Sylphide*, id. c. Jules, id.
- GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Orengo, sable
- ID. b. *Jeune Louise*, id. c. Barralis, id.
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
- ID. b. *Napoléon III*, français, c. Cligny, id.
- ID. b. *Deux frères*, id. c. Palmaro, id.
- GOLFE JUAN. b. *Marin*, id. c. Arnulf, sable
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
- GOLFE JUAN. b. *le Var*, français, c. Audibert, sable
- ID. b. *Deux sœurs*, id. c. Massa, id.
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
- MARSEILLE. b. *St-Jean*, français, c. Angeli, houille
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.

Départs du 5 au 11 septembre 1868.

- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
- ID. b. *Marie*, français, c. Constantin, id.
- GOLFE JUAN. b. *Trois sœurs*, id. c. Castagne, id.
- ST-JEAN. b. *Eveline*, id. c. Orengo, id.
- VINTIMILLE. b. *Cœur sincère*, italien, c. Salomon, id.
- SANREMO. b. *St-Laurent*, id. c. Galozzo, id.
- ANTIBES. b. *St-François*, français, c. Ardoin, id.
- MARSEILLE. b. *Jeune Pierre*, id. c. Nicolini, id.
- GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Orengo, id.
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
- MARSEILLE. b. *Auguste*, français, c. Romani, id.
- GOLFE JUAN. b. *Élan*, id. c. Ricord, id.
- MENTON. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, briques
- ST-JEAN. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, sur lest
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
- ANTIBES. b. *Eveline*, français, c. Orengo, id.
- STE-MAXIME. b. *Vierge des Anges*, id. c. Palmaro, fûts v.
- NICE. b. *Providence*, italien, c. Gozzolo, sur lest
- STE-MARGUERITE. b. *Settimo*, id. c. Repeto, corail
- MENTON. b. *St-Antoine*, id. c. Milanta, ardoises
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
- ID. b. *Marie*, français, c. Constantin, id.
- MENTON. b. *Sylphide*, id. c. Jules, m. d.
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
- GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, français, c. Orengo, id.
- ID. b. *Jeune Louise*, id. c. Barralis, id.
- MENTON. b. *Napoléon III*, id. c. Cligny, m. d.
- ID. b. *Deux frères*, id. c. Palmaro, id.
- GOLFE JUAN. b. *Marin*, id. c. Arnulf, sur lest
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
- GOLFE JUAN. b. *Deux sœurs*, français, c. Massa, id.
- NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.

A LOUER

UN VASTE MAGASIN

Pouvant servir d'Entrepôt, situé au Port de Monaco.

S'adresser à M. le Receveur des Domaines.

HOTEL
DU
PRINCE ALBERT

tenu par **E. REY**

Place du Palais, Monaco

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf offre aux familles Etrangères le calme et la tranquillité d'une maison particulière.

Pension, Restaurant — Salon et Café fumoir

On parle Allemand, Anglais, Français et Italien.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules, à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

DÉPOT DE CRIN ET LAINES

Chez Pascal Gindre, Rue Basse.

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

La Sténographie

Par CH. TONDEUR. — Prix : 1 Franc.

A LOUER présentement UN BON PIANO.

S'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, n° 14.

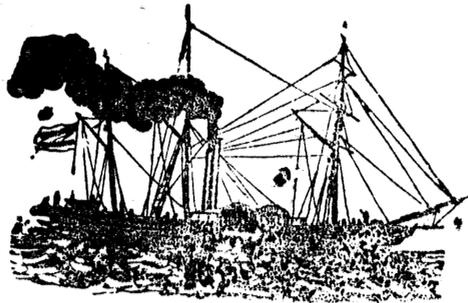
JOLIES VILLAS POUR 22,000 FRANCS.

Facilité de paiement. — S'adresser à M. de Millo.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.



Le service des bateaux à vapeur est réglé comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 4 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ : midi. | 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. | 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

VILLA BELLA

Appartements meublés, Pension des Familles

Quartier des Moulins

Situation exceptionnelle avec vue splendide sur la mer.

PIANOS ET MUSIQUE.

A VENDRE :

ETUDE de M^e Bellando, Notaire (Monaco).

Restaurant de Strasbourg. — Route de Menton, en face le Casino. — Livraison de bière à domicile.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

A VENDRE OU A LOUER

près du Casino :

JOLIE VILLA

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.

S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

MEUBLES et LINGERIE à VENDRE.

Chez Madame Adman, maison de Sigaldy

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'ÉTÉ 1868.

La rade de Monaco protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à Trouville, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. — Cabines élégantes et bien aérées.

Bains d'Eau douce et Bains de Mer chauds.

Le Casino, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, Wiesbaden et Hombourg. — Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — Concert l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le Trente et Quarante se joue avec le Demi refait et la Boulette avec un seul zéro.

Grand Hôtel de Paris, à côté du Casino. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. **Beaux Appartements. Magnifique Salle à manger. Salon de Restaurant. Grand Café avec Billards. Cabinets particuliers. — Cuisine française.**

La ville et la campagne de Monaco renferment des **Hôtels**, des **Maisons particulières** et des **Villas**, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — **Station Télégraphique.**

Le superbe bateau à vapeur *le Charles III*, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.